

SI TU SAVAIS LE DON DE DIEU

Version écrite de l'homélie pour le Jeudi saint 2009

« Si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais celui qui te demande « donne-moi à boire », c'est toi qui lui aurais demandé l'eau vive. » Ces paroles de Jésus à la Samaritaine résonnent avec une force particulière en ce soir du Jeudi saint. Elles nous disent au moins deux choses.

La première est que Jésus demande quelque chose à cette femme. Il lui demande à boire parce qu'il a soif. Ce n'est sans doute pas la première fois ni la dernière où Jésus s'adresse à quelqu'un en lui posant une question. Mais ici il n'interroge pas la femme pour savoir si elle veut qu'il fasse quelque chose pour elle. Il lui demande quelque chose *pour lui*, quelque chose qu'elle est en mesure d'accomplir. C'est à partir de cette demande que se noue le dialogue et que la femme va découvrir qui est celui qui s'adresse ainsi à elle, contrairement à ce que voudraient les usages. Dans la foi, nous savons que cette parole du Seigneur vise chacun de nous. Elle opère un décentrement, puisqu'habituellement c'est nous qui demandons et qu'il est incongru d'imaginer que Dieu puisse avoir besoin de nous, elle met en évidence *l'initiative* du Christ, elle fait prendre conscience qu'il vient au-devant de nous. C'est sa présence et sa parole qui nous permettent de nous adresser à lui avec le désir de savoir qui il est et quel est le don de Dieu.

Et justement, la seconde chose qui nous est révélée dans l'accueil de cette parole pourrait rejoindre *notre situation*, sur le mode d'une nouvelle question. Auprès de quel puits cherchons-nous l'eau qui peut éteindre notre soif de vivre ou guérir notre mal de vivre ? La question est classique, on penserait presque qu'elle est seulement rhétorique. En réalité, c'est la seule question qui vaille que l'on y prête attention. Quelle eau et où la puiser ? Mais cette question de la source vive, cette question de l'eau de vie, cette question de notre soif nous les retrouvons formulées autrement. Quel maître pourrions-nous trouver qui soit digne de recevoir l'hommage de notre liberté, quel maître serait assez grand pour un tel don, pour une telle confiance, sans réserve ? Ce sont deux formes d'une même question que le Carême nous a permis de nous poser à nouveau, grâce au Christ. Quel maître serait assez « doux et humble de cœur » pour que nous puissions nous fier à lui sans crainte d'être trompés ou asservis ?

Le récit évangélique entendu voici quelques minutes nous le présente. Il ne nous le présente pas sous l'image d'un maître idéal, qui ferait se succéder des qualités innombrables et nous renverrait, comme un miroir, notre rêve de perfection. Dans le fracas de la ville et dans les tracas de l'existence, le *silence* seul peut permettre à ce maître réel de se frayer un chemin jusqu'à nous. Il agit et parle, ses actions et ses paroles s'éclairent mutuellement, sa souveraineté s'exerce dans le service. Mais en quel lieu pouvons-nous donc le rencontrer encore ? En quel lieu nous précède-t-il et se laisse-t-il rencontrer ?

Ici, précisément, et non ailleurs. En cette église où nous sommes rassemblés par l'Esprit Saint pour rendre grâce. Notre regard se porte sur *trois dons* de Dieu qui sont l'expression d'un unique don, celui de la présence de Dieu à l'humanité, non pas à côté d'elle mais en elle.



Nous rendons grâce d'abord pour le sacrement de l'*Eucharistie* instituée par le Seigneur, la veille de sa passion. Nous ne mesurons pas l'immensité du don et nous ne la mesurerons jamais puisque c'est lui qui nous mesure. Mais l'Eucharistie est un mystère de foi, que nous

sommes appelés à découvrir en le vivant grâce à la lumière de la foi. Sans doute n'est-il pas toujours très commode de rendre compte du mode de présence réelle choisi par le Christ pour accorder à chaque génération de baptisés le don de sa présence ou, pour mieux dire encore, pour rendre chaque génération de baptisés présente à son éternelle présence. L'événement s'appuie, à chaque fois qu'il est accompli « en mémoire » du Seigneur comme le rappelle saint Paul, *sur les paroles mêmes du Christ Jésus* : « Ceci est mon corps livré », « Ceci est mon sang versé ». C'est à partir de celui qui a prononcé ces paroles et qui ne cesse de les prononcer par la puissance de l'Esprit Saint que s'opère cette présence actuelle du Maître doux et humble de cœur. Ce n'est pas nous qui accomplissons ce mystère, pas même notre foi. Eh quoi ! Notre foi aurait-elle une solidité telle, qu'elle pourrait produire ainsi ce qui n'est pas à la portée de l'être humain, serait-il parfaitement sanctifié ? Malheureux serions-nous alors, car nous verrions vite la fragilité de nos déterminations ou de nos sentiments !

Dans le mystère de l'Eucharistie en effet, nous reconnaissons l'initiative de Dieu et sa puissance. *Notre foi* nous donne de les reconnaître et de les accueillir, de telle sorte que le don nous transforme, qu'il accomplisse en nous l'union au Maître, qu'il vivifie les membres de son corps. Malheureux serions-nous aussi, si le don ne trouvait pas en nous des réceptacles disponibles ! Nous aurions alors beau en reconnaître la réalité objective, nous en trahirions l'efficacité en n'allant pas jusqu'au bout du *consentement* qu'exprime et accomplit la foi, don de Dieu venant épouser notre intelligence et notre volonté.



Au cœur de l'Eucharistie du Jeudi saint, nous rendons grâce pour un autre don qui lui est intimement lié, le don du *sacerdoce ministériel*. Ce sacerdoce n'est point une charge d'animation au profit d'une association aux membres choisis et triés sur le volet. Il correspond à une manière de présence voulue par le Christ pour qu'*il agisse lui-même* dans et pour l'Eglise. Tout comme pour l'Eucharistie, il s'agit d'un mystère de foi. Les prêtres ne sont pas choisis selon des critères d'excellence humaine, même si les qualités humaines sont infiniment précieuses comme le note le dernier Concile, et, à supposer que l'on agisse selon cette logique de sélection, on n'en trouverait pas un qui n'ait quelque défaut ! C'est que l'identité des prêtres ne se situe pas à ce niveau d'abord, elle est en effet liée à celle du Christ et à la nature de l'œuvre qu'il veut accomplir pour la joie des hommes.

Les prêtres sont nantis de qualités et de défauts, ils sont pécheurs comme les autres, ils sont tout autant exposés, peut-être davantage que les baptisés au service desquels ils ont été ordonnés. Car leur mission naît du don de l'Esprit Saint qui les fait *signes sacramentels* du Christ pour que sa vie soit communiquée, que sa présence soit manifestée, que l'Eglise en ses membres rayonne. Nous touchons du doigt, une fois encore, la profondeur de l'*alliance* que Dieu noue avec l'humanité : le don de la vie divine s'inscrit dans la pâte humaine pour qu'elle puisse lever, semblable au pain entre les mains du boulanger. C'est une belle vocation que d'apprendre à recevoir sa joie de la collaboration au dessein de Dieu, en étant constitué serviteur de la vocation de chacun.



Et c'est pourquoi le troisième don pour lequel nous rendons grâce est l'*Eglise elle-même*. Ce ne sont point les baptisés qui construisent l'Eglise, c'est le Christ qui la bâtit sur le fondement des Apôtres. L'Eucharistie en est le sacrement, c'est elle qui la fait visiblement Corps du Christ, non seulement parce qu'à l'occasion de sa célébration, les baptisés sont *rassemblés* et

forment ainsi visiblement la communauté des disciples du Maître, mais encore parce qu'ils sont saisis dans l'action du Christ qui se communique à eux par la puissance de l'Esprit saint. Le commandement nouveau, entendu dans l'Évangile, est le sceau de cette *communion* opérée par la Messe. Le « comme je vous ai aimés » ne renvoie pas seulement à ce qui s'est passé voilà presque deux mille ans et que nous contemplons dans les récits évangéliques, il renvoie à l'*actualité* de cet amour donné dans l'humilité des espèces eucharistiques. Cet amour du Maître « doux et humble de cœur » devient le *principe actif* de la vie des baptisés eux-mêmes, appelés alors justement à s'aimer les uns les autres.

Mais cet amour ne correspond pas à de « bons sentiments », comme on l'imagine si souvent. Ou, si on ne l'imagine pas, on se comporte du moins comme si on l'imaginait ainsi. L'Eucharistie elle-même nous contraint en ce domaine à contempler la *vérité*, c'est-à-dire la *solidité*, de l'amour divin. C'est elle qui sert de mesure à notre action, puisqu'en elle nous est donné l'amour même du Christ. Et chaque baptisé dès lors usera d'inventivité pour aimer dans les conditions de son existence. Ainsi chacun devient une facette de l'unique visage du Christ.

C'est avec ce *regard intérieur* que nous sommes sans cesse conviés à *connaître* l'Église comme don de Dieu. Elle n'est pas simplement une institution dont nous pourrions mesurer les caractéristiques ou l'efficacité selon des critères seulement humains, elle est un authentique mystère de foi. Elle est d'abord *présence du Christ à l'humanité*. C'est à cette aune que nous pouvons apprécier notre propre participation à la vie de l'Église.



Durant ces derniers mois, l'Église a été malmenée et chahutée. Les Catholiques ont eu le mal de mer, comme les matelots sur un bateau secoué par la tempête, comme les apôtres, de nuit, alors que Jésus dormait à côté d'eux. En ces moments de trouble ou de confusion, la célébration du Jeudi saint vient nous aider à accommoder notre vue. Mais nous ne manquons pas non plus de découvrir à neuf les exigences de notre vie chrétienne : elles jaillissent de ce puits près duquel le Christ vient nous rencontrer, elles traduisent finalement la forme de notre réponse à celui qui nous demande « Donne-moi à boire », ce Maître doux et humble de cœur dont nous sommes les disciples, pour que d'autres aient la joie de le connaître et de découvrir le don de Dieu, d'entendre parler de la source d'eau vive qui pourra éteindre leur soif de vivre ou guérir leur mal de vivre.

Antoine L. de LAIGUE +
Notre-Dame de Grâce de Passy
10 avril 2009.